

rais ma vie pour l'entendre me dire : Enrich, je t'aime !

Il se leva, et alla se placer contre la fenêtre ; puis involontairement ses regards se portèrent devant une glace.

— Comme je suis changé ! pensa-t-il : mon Dieu l'amour nous rend donc ainsi !

V.

A VINGT ANS.

Enrich Offerdingen, avec qui nous avons fait connaissance dans le chapitre précédent était l'enfant unique de la baronne Offerdingen, une des plus intimes amies de madame Warner. Quoique différentes d'âge et de caractère, ces deux dames étaient liées depuis longtemps d'une sincère amitié. La baronne avait rencontré autrefois dans le monde madame Warner, jeune encore, et s'était pour ainsi dire prise de passion pour sa bonté et sa douceur. — De son côté madame Warner, jeune encore, et s'était pour ainsi dire prise de passion pour sa bonté et sa douceur. — De son côté, madame Warner avait accueilli la baronne avec plaisir et reconnaissance. Placée, comme nous l'avons vu plus haut, dans une position exceptionnelle, elle avait tâché de se rattacher à quelle affection qui ne détruisait en rien celle qu'elle avait vouée à Alice. La baronne, d'ailleurs, était mère aussi, mère d'un fils qu'elle idolâtrait, et toutes deux, à force de parler de leurs enfants, en arrivèrent à ne plus pouvoir se passer l'une de l'autre. — Le dimanche, la baronne Offerdingen allait chercher Enrich à sa pension et le conduisait chez madame Warner ; et toujours le jeune Enrich était fêté, cajolé, embrassé ; on le trouvait charmant, spirituel, et avant tout doué des plus heureuses qualités.

Alice courait au-devant de son ami, et lui tendait ses deux joues aussitôt qu'elle l'apercevait ; puis tous deux descendaient au jardin et demeuraient des heures entières ensemble à causer ou à se promener.

Lorsque par hasard Enrich, obligé de rester à la pension, ne pouvait point venir, Alice s'en attristait et s'emportait contre la sévérité des professeurs qui tenaient son petit ami éloigné d'elle, et tout le reste de la journée elle semblait chagrine.

Tu le verras dimanche prochain, mon enfant, disait la baronne en souriant ; ce n'est qu'une semaine d'absence.

Trois années s'écoulèrent ainsi ; Enrich alors venait d'atteindre sa dix-septième année, et Alice ses quatorze ans ; madame Offerdingen retira son fils de l'université, et songea à lui faire prendre un état honorable ; elle consulta son amie, et toutes deux convinrent qu'Enrich serait avocat.

Trois années se passèrent encore, employées à de sérieuses études ; — Enrich enfin fut admis au barreau.

Cependant Alice et Enrich avaient continué de se voir, et leur tendre amitié étaient devenue une affection profonde ; — la plupart des étudiants allemands consacrent les trois quarts de la journée à courir les tavernes ; Enrich ne se plaisait que chez sa mère ou chez madame Warner ; — le soir au lieu de se rendre au spectacle, il demeurait dans sa chambre et étudiait ; — et quand la baronne, inquiète de l'altération qu'elle remarquait souvent sur son visage, lui disait : Mon enfant, à quoi bon travailler autant, ne sommes-nous pas riches ? Il ré-

pondait : Il est une richesse plus noble que celle qui nous est transmise, c'est celle que nous acquérons, ma mère.

On se réunissait deux fois, le soir, par semaine chez madame Warner, et jamais Enrich ne se faisait attendre ; — on s'asseyait autour du foyer, et toujours Enrich se plaçait à côté d'Alice ; puis on s'entretenait jusque vers les dix heures, et chaque fois qu'Alice parlait, il la regardait attentivement et approuvait par un sourire ce qu'elle disait. Puis, lorsque dix heures sonnaient, la baronne et lui se retiraient, et il posait doucement ses lèvres sur le front d'Alice qui lui disait : A demain, Enrich !

Et cette parole si simple retentissait longtemps dans son cœur, et lorsqu'il était de retour dans sa chambre il cherchait à se rappeler la grâce qu'Alice avait mis en prononçant *A demain !* et parfois dans son sommeil il croyait voir la charmante enfant.

Mais c'était surtout l'été, à la campagne, que son âme s'ouvrait aux plus douces et aux enivrantes émotions ; à chaque heure du jour il lui était permis de l'entendre, de la regarder, de l'admirer. — Comme son cœur battait violemment quand la rieuse jeune fille accourait vers lui le matin, et lui disait : Enrich, irons-nous aujourd'hui nous promener ?

Cependant madame Warner commença à deviner le changement subit opéré chez Enrich, et plus d'une fois elle fut sur le point de s'en ouvrir à la baronne ; mais la crainte de lui causer du chagrin la retenait toujours ; puis elle voyait Alice aussi calme, aussi paisible, aussi heureuse que par le passé, et elle se disait que cet amour n'était pas bien dangereux. — Pourtant elle résolut, en mère prudente, de ne pas aggraver le mal par une folle condescendance ; — elle prétexta le frais des matins et le froid des soirées, afin de mettre un terme aux promenades des jeunes gens, — et dans le milieu du jour, elle accompagnait toujours sa fille.

Enrich souffrait intérieurement de toutes ces choses, mais il se taisait.

L'hiver enfin arriva, et on retourna à la ville.

Enrich y apporta la même tristesse, et Alice la même tranquillité et la même indifférence ; quand Enrich passait deux jours sans voir Alice, il était désespéré ; quand il la revoyait, il devenait tremblant et n'osait plus lui adresser la parole ; Alice lui reprochait son absence, mais avec un calme qui le désenchantait.

Elle ne m'aime pas, pensait-il avec douleur ; et son cœur était brisé.

Puis il songeait à mourir.

A mourir ! comme si l'amour, et ses traverses, et ses jalousies, n'étaient pas encore du bonheur ; comme si sentir la vie n'est pas un bienfait de Dieu ! Ah ! demandez à ceux qui ont passé l'âge des passions, et dont l'âme a été sillonnée, labourée, entamée, demandez-leur si, maintenant que tout est mort en eux, ils ne se prennent pas à regretter le temps où chaque jour était marqué par une angloise, chaque heure par une souffrance, chaque minute par une torture ; demandez-leur si, après tout, ils ne voudraient pas se dépouiller du suaire qui pèse sur les cendres de leurs passions éteintes, et si la plus belle vie n'est pas celle que l'amour a entourée de plus d'orages et de tempêtes.

(A CONTINUER.)